

Judi Loach
Université de Cardiff

ARCHITECTURE ET EMBLÉMATIQUE

En tant qu'historienne de l'architecture, mais surtout en référence à l'histoire culturelle, je critique l'emploi de l'expression « emblématique appliquée » à propos de l'architecture. Pourquoi ? Parce que ceci pré-suppose que les hommes de la Renaissance ou du Baroque concevaient les bâtiments comme des supports ou écrans, neutres et muets, aptes à acquérir quelque signification en y posant ou projetant des décors symboliques. Mais il est évident que – même si nous pouvons nous éloigner aujourd'hui d'une telle manière de se sentir aussi détachés des objets fabriqués – les hommes de jadis entretenaient de tout autres relations avec les édifices qui les entouraient et avec les espaces publics auxquels ils accédaient en tant que citadins.

En réalité, coller des emblèmes sur un bâtiment est quelque chose d'assez exceptionnel. D'une part, leur aspect extraordinaire attire, inévitablement, l'attention de tous, car l'emblème y est tout à fait évident, dès le premier regard. D'autre part, ce caractère inhabituel explique pourquoi ces rares édifices décorés d'emblèmes ont suscité autant de considération parmi les chercheurs.

Néanmoins, les relations majeures entre l'architecture et l'emblématique telles qu'elles prévalaient aux époques passées, étaient à la fois plus subtiles et plus répandues que ce qu'implique le concept « d'emblématique appliquée ». C'est cette vue plus large, une vue qui entend forcément un rééquilibrage de cette matière, que je voudrais partager avec le lecteur. Donc je présenterai une « mentalité emblématique », plutôt que quelques emblèmes isolés, une mentalité qui, à la fois, informait (au sens profond) l'architecture et l'urbanisme, tandis qu'elle se

laissait informer par son environnement bâti. Car cette mentalité emblématique s'accroît au sein d'une culture intellectuelle, d'une civilisation, qui fut d'habitude urbaine, ou au moins émanant d'une société bien urbanisée.

Les limites de cet article permettent seulement d'indiquer comment les espaces publics dans une ville – voire des bâtiments, des espaces de représentation, des places ou certains quartiers – furent perçus, en eux-mêmes, comme des emblèmes ; et puis, surtout, de suggérer comment ils furent exploités par cette mentalité emblématique. J'espère que les implications de cette conceptualisation et de cette perception emblématique de l'architecture pourront enrichir notre propre compréhension de la manière dont les hommes des époques révolues de la Renaissance et du Baroque conceptualisaient et percevaient une ville.

Inscriptiones Templorum

Un concept-clé pour ouvrir une telle compréhension se trouve parmi les catégories d'images savantes ou spirituelles (*imagines eruditae*). Selon le célèbre théoricien et praticien d'emblèmes jésuite Claude-François Menestrier, il en existe six genres habituels – hiéroglyphes, devises, emblèmes, énigmes, blasons et revers (numismatique)¹ – auxquels on peut en ajouter un septième, les *inscriptiones templorum*, les inscriptions placées sur les édifices². Dans ce contexte, les inscriptions – de caractère intrinsèquement verbal – sont redéfinies comme des images ou *figura*. En fait, l'éclaircissement qui suit nous fait entendre que l'on ne concevait pas de telles inscriptions comme des entités indépendantes, appliquées aux édifices (ou à d'autres objets fabriqués, aux espaces publics, etc.), eux-mêmes aussi indépendants. On les comprenait plutôt comme des catalyseurs susceptibles de transformer en emblème, en devise, etc. ce sur quoi on les dispose. Autrement dit, l'inscription fut comprise comme *lemma*, pouvant transformer le tissu bâti en *figura*, pour remplir ensemble un rôle radicalement emblématique.

Nous sommes tellement habitués à passer devant des inscriptions fixées sur les édifices civils ou ecclésiastiques que nous ne les voyons plus, et nous ne considérons guère ni leurs contenus ni les relations qu'ils instaurent avec ces édifices, ou même si oui ou non des inscriptions sont effacées. Évidemment l'intégration des inscriptions dans les bâtiments revêtait une certaine valeur aux yeux des inventeurs tels que Menestrier ; le fait que le goût pour les inscriptions s'associe souvent avec un intérêt emblématique s'explique ainsi (aussi bien que la rédaction par Menestrier d'un traité des inscriptions³).

Pourtant, dans le cadre d'une société qui tentait de faire revivre les pratiques antiques, cette création des emblèmes dans la matière des bâtiments me semble particulièrement paradigmatique. Or, la définition initiale de l'*emblema* fut « quelque chose placée sur quelque chose